

Roman tunisien 2009

En arabe*

Instituteur, puis journaliste, **Boubakr Ayadi** vit en France depuis vingt ans. Il a écrit quatre recueils de nouvelles et trois romans, des scénarios et des feuilletons radiophoniques pour enfants. « L'homme nu »¹ commence par une longue préface de Béchir Oueslati (p. 9-29) dans laquelle il essaie d'élucider la signification de la nudité.

Le roman se présente sous forme de 15 chapitres numérotés en chiffres indiens alternant avec 15 chapitres numérotés en chiffres arabes, se terminant par un 16^e chapitre numéroté en chiffres indiens. Les faits se passent en une nuit, dans une chambre de Paris où le narrateur vit seul après vingt ans d'exil. Le premier niveau de lecture est celui de la création littéraire. En effet, dans cette nuit, le personnage principal décide d'écrire quelque chose, mais il finit par y renoncer. Entre temps, il en envisage toutes les possibilités sur le plan du fond (confessions, documentaire) et sur le plan de la forme (prose, poésie). Cette longue hésitation lui permet de faire le point sur son passé et de l'enterrer. Le réel est plus complexe que l'imaginaire. Le sien est celui d'un masochiste qui se complait dans ses erreurs. Arrivé à la cinquantaine, il gagne sa vie en donnant des cours d'arabe aux enfants des émigrés et en travaillant comme garçon de restaurant.

Ce personnage principal a sou double, Farouk, son autre visage (p. 149). C'est le héros qui s'engage dans la résistance libanaise contre Israël et qui, à son retour, renie tout ce en quoi il croyait. Animé d'une grande force intérieure, il revient peu à peu à la réalité et en arrive à composer des chansons populaires. Volontaire pour la seconde guerre du Golfe, il revient encore plus déçu.

Le second niveau de lecture est celui du monde arabe contemporain. L'unité arabe est morte. Une succession de défaites marque sa

* Les romans sont présentés dans l'ordre alphabétique français du nom de famille des auteurs, selon la transcription courante. Bien qu'annoncés dans les journaux, donc enregistrés ici dans le corpus, certains romans restent introuvables dans les librairies, et absents ainsi de la chronique.

¹ AL-'AYYĀDĪ Abū Bakr, *al-Rajul al-'ārī*, Tunis, Dār al-janūb, 2009, 178 p.

littérature. Les ignorants qui le dirigent réduisent les intellectuels au silence. Même sa poésie est copiée de l'Occident. Le peureux ne peut rien faire pour l'histoire. Les gloires arabes du passé n'en rendent que plus douloureuse sa situation actuelle.

Quelques femmes forment l'environnement du personnage. D'abord sa première épouse Amina qui l'accompagnait à Tripoli. Comme elle est enceinte, il préfère qu'elle accouche en Tunisie, mais ce premier garçon meurt dans des circonstances non précisées. Pour la naissance de son second garçon, ils sont à Tunis, mais celui-ci meurt également, peut-être par négligence médicale. Il semble qu'elle lui ait donné aussi une fille, Rafa. Ensuite, sa seconde épouse, Anissa, belle femme, schizophrène, dont il aura été l'esclave pendant vingt ans. Comment a-t-il pu accepter une telle situation, divorcer et quitter pour elle sa fille encore au berceau ? C'est par le plus grand des hasards qu'il découvre sa trahison. Pour cette raison, il la quitte sans regret pour éviter un drame au fils qu'ils ont eu ensemble. Puis Houweida la Libanaise, pour laquelle l'argent n'a pas d'odeur. Elle profite de la guerre d'Irak, saisit toutes les occasions en suivant son instinct. Il la rencontre parfois, entourée d'Arabes du Golfe bien pourvus. Enfin, Samah l'Algérienne, avec son désir inné de vaincre l'adversité et qui le quitte parce qu'il est trop pessimiste. Mais lui pense encore à elle. Je n'insiste pas sur la Marocaine, sans nom, qui n'était qu'une passade.

À côté de ces femmes arabes, Christine est une figure à part. C'est chez elle qu'il trouve refuge et logement à Paris. C'est sa confidente. Elle l'aide de ses conseils quand il perd son père. Son bon sens équilibre les fausses tentations de son hôte et son instinct de destruction. Mais il est mis à l'épreuve le jour où son fils est appelé à participer à la guerre d'Irak.

Plus connu pour ses recueils de nouvelles et ses essais critiques, **Jelloul Azzouna** publie cette année son second roman : *Une passion ou les rayonnages du paradis*². Une première observation concerne la forme du texte. En effet, il est émaillé de trente-cinq citations qui n'interrompent pas vraiment le récit, mais l'éclairent. Un détail : ces extraits sont imprimés dans le caractère fantaisiste appelé *Andalus*, parfois difficile à déchiffrer. Est-ce à dessein ? Presque chaque texte est précédé d'une page blanche. C'est donc un léger roman d'un peu plus de cent pages que le lecteur est invité à découvrir. Le récit concerne trois amis de longue date. Chacun a son univers intérieur privé, respecté par les autres. Leur amitié légendaire est bâtie sur ce principe : Kamal est un lecteur invétéré, Jamal un coureur de jupons et Touhami préfère la dive bouteille. Tous les trois accumulent une bonne documentation sur leur occupations de choix. Ils discutent de tous les sujets possibles sans jamais être d'accord. Jamal meurt dans les bras d'une danseuse. Kamal est écrasé par sa bibliothèque rongée de termites. Touhami va terminer les livres que ses deux amis avaient commencé sur leur obsession, tout en écrivant le sien également.

Dans sa préface à *C'est pareil*³ de **Youssef Bahri**, Hédi Khelil parle de genre hybride, cite en référence le cinéma, le théâtre et la télévision, ainsi que Alain Robe-Grillet (*Les gommages* datent de 1953) comme source d'inspiration. Il s'agirait de montage alterné avec des sous-titres pièges, de personnages chosifiés, de lieux mythologiques. Dans ce monde impossible, fruit d'un pacte entre auteur et narrateur (ah, la mode !⁴), même le lecteur serait imaginaire. Alors pourquoi lire ce pavé qui se présente, heureusement, sous forme de trente-cinq fragments ? Il me paraît inutile ici d'analyser dans le détail leur contenu. En revanche, peut-on se demander quelle en est la signification profonde ? Pourquoi cette manière d'écrire si, comme le dit l'auteur, « l'écriture est un tournoiement absurde » ?

Oserai-je la comparer au contenu d'un journal de la place censé refléter le point de vue officiel ? Pendant quinze jours, j'ai noté les

² 'AZZÛNA (Jallûl), *Wala' aw rufûf al-janna*. Tunis, Sahar, 2009, 180 p.

³ AL-BAHRI (Yûsuf), *Kif kif*, Tunis, Sud éditions, 2009, 456 p.

⁴ « L'intervention de l'auteur dans son roman », *Expressions Maghrébines*, V/1 [été 2006] p. 17-25.

titres du haut de la première page. Pas une seule fois je n'ai trouvé une information valable ou d'un quelconque intérêt. Ce n'était que des mots les uns à la suite des autres sans contenu réel. Si donc un organe public se comporte d'une telle manière, comment un écrivain n'irait-il pas dans le même sens, pour attirer l'attention du citoyen sur l'absurdité du système de l'information, pour ne pas dire sur la rétention généralisée de l'information ou même la non information ? Du coup la perspective du roman prend un tour plus significatif. Le mélange voulu entre les problèmes de langage et ceux de la réalité, tout comme la personnalisation des notions abstraites, se justifie davantage. Appeler les personnages principaux du nom de Endormi, Handicap, Mazout, Lui ou la Fille de l'artiste laisse assez voir que la situation paraît sans issue. Dans ce monde piégé, une relation amoureuse est-elle possible ? Le temps et le lieu, si imprécis soient-ils, sont repérables comme ceux de l'actualité locale. La seule issue valable reste-t-elle l'émigration clandestine ?

Le désespoir aboutit à 437 pages de texte presque illisibles. Qui va dépenser 13 dinars pour ce roman et aller jusqu'au bout de sa lecture ? Doit-on écrire pour faire date dans l'histoire de la littérature tunisienne, parce que publié dans la collection prestigieuse « Les sources de la modernité », dirigée par Mr Taoufik Bacchar, le plus grand critique de l'histoire contemporaine du pays, sans se préoccuper du public ? Ceci dit, j'admire quand même l'auteur d'avoir eu la patience de noircir une telle quantité de pages.

Avec *Le quartier de Bab Souïka*⁵, **Abdelkader Belhaj Nasr** publie son douzième roman et sa vingt-cinquième œuvre littéraire, poursuivant ainsi une carrière commencée depuis quarante ans. Le roman se passe au moment où on commence à creuser le tunnel sous la place de Bab Souïka, soit en 1983.

Deux générations interviennent. Dans la première, on distingue deux groupes. Le premier est celui des nantis. Six couples qu'unit un genre de vie corrompu : directeur d'entreprise étatique, responsable de journal, entrepreneur, commerçant. Ils bénéficient du projet du tunnel, approchent de la cinquantaine, ne reculent devant rien pour se

procurer tous les plaisirs. Ils sont de mèche pour exploiter les autres par des combines peu honnêtes. Les autres sont représentés par deux personnages célibataires : Mahfouz, divorcé sans enfants, journaliste dont l'ambition est arrêtée par les manigances des responsables et qui est obligé d'occuper les postes qu'on veut bien lui laisser ; Kamal, un factotum humilié par les parvenus et contraint d'exercer le métier de chauffeur pour son ancienne fiancée. La génération suivante n'est représentée que par un seul couple dont le mari exploite une boîte de nuit héritée de son père ami des premiers couples.

À côté de ceux qui bénéficient de l'argent qui circule dans le pays, vit le second groupe constitué de deux autres couples. Les épouses travaillent comme femmes de ménage dans la boîte de nuit citée ci-dessus et se consolent avec les restes d'alcool dédaignés par les clients. Leurs maris sont chômeurs. Ils sont renvoyés et remplacés par d'autres. Chafiq, le fils du premier couple engrosse la fille du second, qui meurt noyée dans le tunnel inondé. C'est le héros du tunnel. Il s'occupe de sa mère pour qu'elle partage avec lui l'alcool qu'elle peut récupérer. Il sympathise avec Mahfouz : les laissés pour compte des deux milieux se retrouvent dans la même misère morale.

L'intrigue se noue autour d'un fait divers qui se termine mal. Hasan, directeur du casino, rentre chez lui avec Essia, son épouse. À la suite d'une altercation avec le chauffeur de taxi, ce dernier est tué. Le couple s'enfuit sans être inquiété. Mais la scène a eu un témoin, Chafiq, qui vend la mèche à Mahfouz en disgrâce. Celui-ci commence un chantage auprès du père de Essia, qui est aussi son patron au journal. C'est sans compter sur la solidarité des parvenus qui décident de se venger. Ainsi Mahfouz et Chafiq sont rossés. Ce dernier, sous la torture, indique l'emplacement des pièces à conviction qui sont détruites. La délinquance des riches n'existe pas.

Les deux couples d'employés dans la boîte de nuit se mettent à voler leur patron, mais ils sont arrêtés. Les petits mijotent leur vengeance. Chafiq, en tabassant Daoud, le laisse handicapé. C'est son ancienne épouse qui accepte de le pousser dans sa voiture d'infirme. Zouhair, le fils du chauffeur de taxi, après avoir bien battu Hasan, l'assassin de son père, hésite à l'achever et le laisse en piteux état. Seule consolation, Mahfouz va enfin se marier.

⁵ IBN AL-HÂJJ NASR ('Abd al-Qâdir), *Hayy Bâb Swîqa*, Tunis, s. éd., 2008, 507 p.

À la fin, y a-t-il quelque chose de changé dans ce quartier de Bab Souïqa ? Il ne semble pas. Les combines des parvenus continuent et les pauvres n'ont toujours pas d'avenir.

Un détail intéressant. Au moment où Mahfouz est découragé, il envisage de devenir écrivain. Passent alors en revue quelque noms, plus ou moins célèbres, d'auteurs contemporains, problématique reprise plusieurs fois (p. 184, 239, 344, 374, 415, 456). Mais, comme l'observe le personnage, qui peut vivre de sa plume aujourd'hui en Tunisie ? Il insiste sur *Bûdûda mâf*⁶ de Rached Hamzaoui, le jeune Chafiq se faisant appeler Boudouda. Ne résistant pas à la mode, déjà citée plus haut, voulant que l'écrivain intervienne personnellement dans son œuvre littéraire, l'auteur se cite explicitement (p. 345) pour vitupérer contre lui-même, dans un humour à deux étages.

Un petit anachronisme. Comme je l'ai dit au début, le récit se situe en 1983. Un des personnages, remontant la rue Bab Benat arrive à la place de la Kasbah où il contemple la municipalité (p. 96). Or celle-ci a été inaugurée au moins dix ans plus tard. Une invraisemblance également : comment peut-on garder une bouteille de cinq litres dans sa poche (p. 124) ? L'auteur parle souvent des aristocrates. Il me semble qu'il y a là confusion. Ses personnages ne sont que des nouveaux riches, des arrivistes, en rien des aristocrates.

Après quatre recueils de poésie, **Majdi Ben Aïssa** publie son premier roman *Le vertige*⁷. Cela ressemble à une parabole sur le travail de l'écrivain. S'agit-il d'un dédoublement de la personnalité ? Pour essayer de répondre à cette question, l'auteur a choisi de présenter un personnage qui, invisible, sort du corps du protagoniste. Il est ainsi sujet à diverses expériences qu'il met par écrit. Son ami, d'ailleurs, est le poète qui voit avec les mots. L'écriture littéraire, comme la peinture, la dramaturgie et la poésie, apparaît comme le résultat de plusieurs facteurs, dont l'existence propre de l'auteur et ses lectures. Est-ce vraiment nouveau ?

Le troisième roman de **Slaheddine Benhamida** s'intitule *La symphonie des tristesses*⁸, ou grandeur et décadence. Mahmoud, marié avec une bédouine qui lui a donné deux filles, est un autodidacte combatif qui a réussi dans le commerce en gros des produits électriques. Jusqu'au jour où la belle Sarra débarque dans son entreprise. Dès lors, il dilapide ses biens et abandonne sa famille pour elle. Mis en faillite, il perd tout et aussi la compagnie de sa belle qui a assuré ses arrières. Mais celle-ci, à son tour, est complètement grugée par son mari, arriviste sans scrupules, qui la laisse sur la paille après être parti en Italie. Elle se réfugie alors chez Atef, un de ses amants, marié et père de famille. Ils divorcent tous deux pour débiter une nouvelle existence. Mais Sarra ne peut se passer de ses anciennes connaissances. Atef s'en aperçoit et les précipitent tous deux dans sa voiture en bas de la montagne de Korbous. La fille aînée de Mahmoud mène la belle vie avec un nouveau riche et se fait recruter en France par une entreprise étrangère de prostitution de luxe. Au bout de seize ans, elle est atteinte du Sida et revient en Tunisie pour assister à la mort de sa mère, devenue hémiplegique après le départ de sa fille. Quant à Mahmoud, après un séjour à l'hôpital psychiatrique, il se contente d'errer autour de la villa de son ancienne maîtresse.

Chroniqueur attiré de la ville de Tébouba (180 km au sud de Tunis, sur le bord de la mer), **Mongi Benkhalifa** poursuit l'histoire de son pays natal par le roman. *Rimar*⁹ en est le troisième tome. D'une manière classique, c'est un texte dans le roman, puisque le narrateur écrit l'histoire de son concurrent. Les faits se déroulent dans les trente dernières années du siècle passé. Ils manifestent l'opposition entre deux attitudes : celle de Sakhr, le narrateur, professeur d'histoire ayant connu la misère, encore attaché à la terre (la première partie du livre lui est consacrée), et celle de Ammar arriviste se lançant dans l'industrie naissante, après l'échec des coopératives, avec son épouse française prénommée de manière bizarre Rimar. D'après les explications du narrateur, ce nom serait un composé de l'arabe *rim* « gazelle » et du début du mot « arien » ! Le comporte-

⁶ Tunis, al-Charika l-qawmiyya li-l-nachr wa l-tawzi', 1962, 165 p.

⁷ IBN 'ÏSÂ (Majdi), *al-Duwâr*, Zaghouan, Miskilyânî, 2008, 129 p.

⁸ IBN HAMÏDA (Salâh al-dîn), *Sinfûniyat al-ahzân*, Tunis, s. éd., 2009, 228

p.

⁹ IBN KHALÏFA (al-Munjî), *Rimâr*, Bembla, Dâr al-Burâq, 2009, 293 p.

ment des nouveaux riches donne lieu à une comparaison avec les mouettes qui passent au-dessus de la ville et se nourrissent de ce qu'elles trouvent sur terre et dans l'eau.

Suite à la disparition des coopératives, on assiste à la création de l'usine, au recrutement et à l'exploitation des travailleurs, au premier accident mortel d'un ouvrier, à un vol important de cuivre. Comme les privilèges fiscaux sont accordés seulement pour dix ans, le délai passé, Ammar envisage de vendre son usine et de créer une nouvelle entreprise. Pendant ce temps, l'épouse ouvre une pharmacie à Sousse, puis une autre à Hammam Chott pour un de ses anciens amis, israélite agent du Mossad qui leur fournit des informations pour bombarder le siège des Palestiniens en 1985. Rimar qui vient aux nouvelles est kidnappée par des miliciens qui la libèrent moyennant une forte rançon.

C'est un personnage bizarre « Renault » qui raconte au narrateur une partie des exactions de son adversaire. À la suite de quoi, l'écrivain semble utiliser ses propres informations. Les autres protagonistes locaux sont presque tous désignés par divers sobriquets. Des chansons populaires sont sauvegardées à l'intérieur du texte. L'auteur cite explicitement Tahar Hammami à propos de la situation politique du pays (p. 245-246). Mais décidément, est-ce désormais une manie, l'auteur cite certains de ses propres poèmes parus précédemment. Enfin, quelques anachronismes diminuent la crédibilité du propos, comme la confusion entre mai 68 et la décennie suivante, ou bien les ordinateurs dans l'usine après l'échec des coopératives !

Dans *Les voiles des goélands*¹⁰ de **Dhaou Bessaoud**, les événements se passent tout de suite après l'indépendance. Un jeune Tunisien du sud est nommé instituteur dans un petit village pauvre du nord-ouest. Il y fait la connaissance de la fille d'un riche propriétaire. Le père de celle-ci accepte qu'il l'accompagne en France où elle souhaite poursuivre ses études supérieures. La laissant sur place, il se rend au Liban d'où il participe aux événements sanglants de septembre 1969. Enrôlé dans une organisation de résistance palestinienne, il attaque un camp d'entraînement israélien au nord de la Palestine et y

laisse la vie. Le cadre général est peu précis, prétexte à de longs développements sur le sionisme ou le nationalisme arabe. Des incohérences aussi : le voyage (p. 55-56) est plus qu'invraisemblable : où l'auteur a-t-il vu un avion à huit moteurs ? Quel trajet passe au-dessus des Pyrénées pour aller de Tunis à Paris ? L'aéroport Charles de Gaulle n'existait pas au moment du roman. Et même s'il existait, quel passager tunisien peut se permettre d'emprunter un taxi pour se rendre de là en ville ? De même (p. 96), comment l'avion allant de Paris à Beyrouth passe-t-il au-dessus de l'espace aérien égyptien ?

Elle avait abordé des sujets délicats dans ses précédents romans, tels que la transsexualité ou l'attitude des Tunisiens vis-à-vis des Noirs. Avec *Alif et Noun*¹¹, **Messaouda Boubakr** propose cette fois un livre étrange. On pense à *Mouvements*¹² de Moustafa Fersi, *Noun*¹³ de Hicham Karaoui et même *Alif nu*¹⁴ de Mahfouz Zaïbi. *Alif* est la première lettre du pronom personnel à la première personne du singulier *anâ*, moi ; *noun* est la première lettre du pronom personnel à la première personne du pluriel *nahnu*, nous. Les personnages sont issus de la tribu Hammama. Elle migre du sud vers les confins de l'Atlas pour des raisons économiques. Elle réussit à s'imposer aux autres tribus nomades jusqu'à l'arrivée des colons qui, d'ouvriers au quint à locataires, les contraignent à un nouvel exode. Les hommes paient cher les transformations de la société : résistance aux exactions du Bey, lutte nationale contre l'occupant étranger, tribut concédé à la collectivisation, victimes des émeutes du pain en janvier 1984, comme l'ami de Mourad qu'il a abandonné sur l'asphalte en sauvant sa peau. Il ne s'en remet pas.

Dans le cas présent, *Alif* est le sobriquet donné à Mourad, en raison de son physique longiligne, cet ingénieur chimiste qui travaille dans un laboratoire pharmaceutique en France. Quant au *Noun*, il

¹¹ BÛ BAKR (Mas'ûda), *al-Alif wa l-nûn*, Tunis, Sahar, 2009, 157 p.

¹² AL-FÂRSÎ (Mustafâ), *Harakât*, Tunis, al-Dâr al-tûnusiyya li-l-nachr, 1979, 127 p., traduction française par Mansour M'henni, Tunis, Centre national de traduction, 2009, 182 p.

¹³ AL-QARAWÎ Hichâm, *Noun*, Tunis, Déméter, 1983, 110 p., avec les interprétations de cette lettre par Ridha Kéfi, dont on pourra lire un résumé dans *Le roman tunisien a 100 ans*, Tunis, Arabesques, 2009, p. 159.

¹⁴ AL-ZA'ÏBÎ Mahfûz, *Alif lâ chay'a alay-hi*, Tunis, al-Akhillâ', 1984, 88 p.

¹⁰ BÎ-L SA'ÛD (Dhaw), *Achri'at al-nawras*, Tunis, Nuqûch 'arabiyya, 2009, 124 p.

figure les autres. Ici, ce sont les extrémistes religieux, parmi lesquels milite Rochdi, cousin de Mourad. Ils veulent recruter ce dernier qui résiste jusqu'au bout, malgré des menaces qui commencent à être mises à exécution. Rochdi a été élevé par Maryam, sa belle-sœur vétérinaire, jeune veuve, dont la romancière nous offre régulièrement les réflexions désabusées. Rochdi et Manoubi, ancien délinquant revenu à Dieu à sa sortie de prison, ne pensent plus par eux-mêmes. C'est le Mouvement qui décide pour eux. Avec Dieu, il ne faut pas penser. Leur discours est enfermé dans quelques formules sans prise sur la réalité. Rochdi, recherché par la police française, finit par partir à Jérusalem. Leur attitude stigmatise Lotfi, devenu chrétien, on se sait comment, et qui est parti en France où il pense pouvoir vivre plus tranquillement. Mais son crucifix ne lui donne ni pain ni vêtements. Il trouve refuge à Paris chez le Libanais Antoine.

Que veut dire le titre du roman de **Fathi Boukari** ? Interrogé, un professeur d'arabe n'a pas pu trancher définitivement. Je me suis donc mis à la lecture, espérant que l'auteur m'éclaircirait en cours de route. Je me demandais cependant si les lecteurs seraient attirés par un titre si équivoque à première vue. Il faut attendre la page 45 pour supposer, à partir du contexte où il est employé pour la première fois dans le texte ce que le mot voudrait dire, à peu près, Une fois la mauvaise surprise passée, dans la grisaille des romans de l'année, *Les réminiscences*¹⁵ font figure de réussite. D'abord la langue (avec ses différents niveaux au village, en prison, dans l'usine) et le style, faussement naïf, qui se démarquent de la manière ampoulée habituelle. Ensuite le lieu, une usine de plastique, avec les relations conflictuelles entre le personnel et les cadres. Enfin le suspense bien mené sur le passé du personnage principal, celui-là même qui est le narrateur, le récit du début étant à la première personne du singulier.

Tout arrive sans la volonté du protagoniste. Salem naît à Sayyala, petit village de la région de Béja. La famille vit dans un gourbi. Le père travaille en France et rentre tous les trois ans. L'oncle essaie de profiter de la situation pour voler la famille et entreprendre la mère. Un été, le père décide d'emmener la famille à Tunis. Ils vivent avec des cousins, dont une fille Aroua que Salem aime et voudrait

épouser. Il a un grand ami qui disparaît un jour, recherché par la police pour activités politiques subversives. Salem donne de l'argent à la mère de son ami pour subvenir à ses besoins. Il est alors arrêté pour complicité et appartenance à une organisation interdite. La séquestration lui apprend à se méfier de tous.

À sa sortie, ses amis, sauf Omar interné à l'asile psychiatrique, refusent de le reconnaître dans la rue. Aroua a été évincée par la force des racontars. Ingénieur de métier, il est contraint de travailler comme manœuvre. Son comportement étonne l'ensemble du personnel. Le poids du passé est si lourd. Il croit voir des mouchards partout. Survient le changement de régime avec l'éviction de Bourguiba, fin 1987. Pensant qu'il y est pour quelque chose, les autres changent d'attitude envers lui. Il présente alors sa démission.

La seconde partie du livre est écrite à la deuxième personne du singulier. Pour retrouver du travail, il doit fournir un extrait de son casier judiciaire. Du coup, pas d'embauche. Au grand dam de son épouse (mais pourquoi donc s'est-il marié ?), il se lance dans la fripe. Mais il n'arrive pas à oublier les conditions pénibles de leur arrivée à Tunis dans le quartier jouxtant le lac salé Séjoumi. Il pense aussi aux circonstances douloureuses de la mort de sa mère après un anévrisme, une hémiplégie et une hémorragie cérébrale. Fallait-il respecter les coutumes mortuaires surannées ? Et malgré tous ses déboires et ses échecs, Salem continue à aimer les gens.

*Ce que n'a pas dit le poète*¹⁶, tel est le titre du premier roman de **Lotfi Chabbi**. La première partie correspond au titre du livre. Elle repose sur une énonciation à trois niveaux. D'abord Aboukacem Chabbi (1906-1934), le célèbre poète tunisien, envoie une lettre par internet. Ensuite, le propriétaire de l'ordinateur, qui se prénomme aussi Belkacem transcrit cette lettre mot à mot. Enfin son cousin, le narrateur, la propose au lecteur avec de brefs commentaires. Cette lettre est une autobiographie mettant en avant le drame du poète qui souhaite faire la pleine lumière sur sa poésie. Dans le reste du livre, le narrateur raconte son passé et celui de son cousin. Jeunes adultes, ils parlent de poésie et traînent leur errance souffreteuse, leur ascèse

¹⁵ AL-BÛKÂRÎ Fathî, *al-`Awâliq*, Tunis, Sahar, 2009, 139 p.

¹⁶ AL-CHÂBBÎ Lutfi, *Mâ lam yaqul-hu l-châ`ir*, Dâr Chaabane, s. éd., 2009, 200 p.

nostalgique, leur angoisse larmoyante à grand renfort de vers cités longuement, la trahison de la société, en passant par la critique des autres poètes tunisiens contemporains. D'intrigue, point ! Peut-on aujourd'hui être encore romantique à ce degré ?

Pour son premier roman, *Le ressentiment*¹⁷, **Tarek Chibani** place son récit dans une époque intemporelle du temps des beys, des exactions des collecteurs d'impôt, de la famine et des épidémies, dans la région de la tribu des Drid, près de Kairouan. Il s'agit de la transformation, peu probable mais bien imaginée, d'un bandit de grand chemin en écrivain. Béchir en veut à toute la création. Son père vend les bijoux de son épouse et les moutons de son fils pour se payer alcool et drogue. Il bat sa mère au point qu'à l'âge de seize ans son fils le tue et jette son corps dans un puits. Le maître d'école coranique lui frappe régulièrement les pieds de sa baguette d'osier parce qu'il n'est pas assez attentif. Un jour qu'il garde son troupeau, il entend un autre berger jouer de flûte. Un pan de son existence change grâce à cet instrument de musique. Il découvre son corps dans la souffrance. Il constitue une bande de voleurs, mais une de ses victimes, avec sang froid, lui propose de lui apprendre la science en échange de sa vie. Penser, c'est dominer les choses et conduire la vie. C'est ce qu'il découvre à l'âge de trente ans. Au cours d'une virée dans la capitale, il surprend une jeune femme dont il tombe amoureux et qui devient sa maîtresse. Elle réussit à obtenir le mariage. Ils s'épousent et reviennent au village. Voulant voler un troupeau, il reçoit un coup de poignard du jeune propriétaire des moutons. Longtemps alité, il en arrive enfin au plaisir de l'écriture.

Son premier roman pêchait par l'imprécision de l'observation, négligée au profit du discours. **Salem Damdoum** ferait-il mieux avec *L'histoire de l'inscription*¹⁸ ? À partir de la fiction d'un dossier déposé par erreur dans le coffre d'une voiture, le narrateur fournit une trentaine de fragments de documents se rapportant à une histoire d'amour commencée entre un malade à l'hôpital et la psychiatre qui le soigne. Le malade était ingénieur de haut niveau, spécialiste en télépathie (sic !). Pendant cinq ans, il perd la raison, car il est schizo-

phrène. Revenu à lui, il réfléchit à sa situation. Un long rêve (p. 44-67), décalé de la réalité, apporte peu d'éclaircissements. L'inscription du titre se trouve dans une grotte où, lui et son équipe, doit réaliser un projet (lequel ?) Tout ceci est abstrait et peu convaincant. Ou alors l'intérêt du roman serait dans la fragmentation.

C'est une histoire assez banale que présente **Salah Dammis** dans *Le rêve de la pomme*¹⁹. Trois personnages. Le premier est Jalal. Originaire des montagnes de Sidi Bouzid, fils d'instituteur, il réussit à l'école, puis au lycée. Bien que nul en sciences, son père l'oblige à suivre cette section et il échoue trois fois au baccalauréat. Il se sent une âme de poète et émigre à Tunis. Il y jouit d'une certaine réputation. On organise pour lui une soirée littéraire, mais il n'est pas publié en livre. Le deuxième est Anouar. Il vient de Bizerte. Son père, réussit dans la pêche, puis dans le commerce du poisson. Élève moyen, il passe de classe en classe et termine une licence d'histoire à Tunis. Il ne trouve pas de travail, sinon comme serveur dans une gargote de la vieille ville. Le troisième est Souad. Elle est née dans un village de la région de Mateur. On la marie à dix-sept ans. Mais son époux meurt accidentellement, écrasé par un tracteur. Veuve, elle devient une femme de seconde catégorie. Un travailleur émigré du même village l'invite à Tunis où il la plaque. Du jour au lendemain, elle se retrouve prostituée clandestine.

Ils se retrouvent dans la même chambre d'une auberge populaire rue Zarkoun et passent des jours agréables. Mis dehors à cause de leur indiscipline, ils déménagent vers la rue de Palestine, chez un de leurs amis qui vend des bibelots aux touristes. Jalal va bientôt publier son premier recueil de poèmes, à compte d'auteur. Il prend la tête d'un groupe de poètes contestataires. Une bagarre avec d'autres écrivains lui cause une hémorragie interne qui aboutit à une cirrhose du foie due à son alcoolisme, va le mener à une mort précoce. Hommage à la ville de Tunis, ce récit linéaire sans vraie recherche formelle est plus proche de l'article de journal que de la littérature.

¹⁷ AL-CHĪBĀNĪ Tāriq, *al-Hiqd*, Tunis, Dār Ifrīqiyya, 2008, 96 p.

¹⁸ DAMDŪM Sālim, *Khabar al-naqīcha*, Sfax, 'Alā' al-dīn, 2008, 144 p.

¹⁹ AL-DAMMIS Sālih, *Hulm al-tuffāh*, Tunis, Sahar, 2009, 161 p.

Pour son troisième roman, **Fathia Hechmi** choisit un titre étrange : *Maryam tombe de la main de Dieu*²⁰. Selon son habitude (elle cite d'ailleurs ses propres romans, p. 70), elle ne fait rien pour faciliter la lecture et la compréhension du livre. Un mot d'abord de la présentation matérielle : dans les quarante premières pages, six titres intermédiaires émaillent un texte truffé de poésie en langue tunisienne. On se pose alors la question de savoir si on est en présence d'un tableau de peintre, de la description d'un rêve ou d'une évocation de la réalité. Maryam serait une prostituée « officielle » travaillant dans la vieille ville de Tunis. Youssef/Joseph serait un de ses jeunes clients. Faut-il chercher davantage dans ces divagations ?

Pour *La chute de la Kahena*²¹, son premier roman, **Kawthar Khelil** a cru que, pour être une bonne écrivaine, il fallait écrire de manière compliquée. Du coup, en abordant son texte, le lecteur se demande bien de quoi il s'agit. Dans l'échange de discours volontairement anachronique (totem, carte génétique) entre la Kahena, bien nommée Dihia conformément à l'histoire, et son amant Ibrahim, on a l'impression que la langue se mord la queue, dans une série d'assertions abstraites, sans lien direct avec la trame du livre. Cela se passerait dans la ville du Kef, appelée ici Chaqqa Bunnâr, déformation locale de Sicca Veneria, selon la graphie arabe postérieure. Un prince fait face à une prêtresse extatique. Un oiseau mythique, apparu en même temps à La Mekke et au Kef, prononçant quelques versets du Coran, est un signe avant-coureur d'une menace. Devant les tribus bédouines, le prince demande assistance à la flotte byzantine. Puisant à diverses sources historiques, le narrateur, quant à lui, passe de la démocratie grecque à l'impossible unité arabe, en passant par la reconquista. Cette méditation sur le destin de la ville du Kef (que viennent y faire la Kahena et le désert ?) eut mieux fait de s'appeler essai plutôt que roman.

*Rêves en fuite*²² est le premier roman de **Abdeljabbar Maddouri**. C'est un livre imposant, si on le compare à la production tunisienne

²⁰ AL-HÂCHMÎ Fathiya, *Maryam tasqut min yad Allâh*, Tunis, s. éd., 2009, 223 p

²¹ KHALÏL Kawthar, *Masra` al-Kâhina*, Le Kef, s. éd., 2009, 106 p.

²² AL-MADDÛRÏ `Abd al-Jabbâr, *Ahlâm hârîba*, Sfax, Sâmîd, 2009, 436 p.

habituelle. Le titre en indique exactement le contenu. Le narrateur est un homme qui fuit la police politique, après avoir été arrêté. Cet homme est tout le temps en train de rêver. Et quand il ne rêve pas, il imagine ce que font les autres à l'instant. Ceci donne souvent au récit un ton irréaliste. Il vient d'une région montagneuse où il neige en hiver. Le récit de l'enfance dans la forêt est l'occasion d'énumérer arbres et légumes, oiseaux et reptiles, comme dans un ouvrage d'ethnographie. Cette impression est renforcée par les 162 notes infrapaginales expliquant certains mots du langage tunisien. Une indication précise (p. 366) situe le récit après 1987. Le fuyard est marié et a quitté deux jeunes enfants, ainsi qu'une mère malade. Il affirme que le peuple est avec le parti d'opposition auquel il appartient et que la plupart de ses militants sont arrêtés. Il s'agit du Parti ouvrier communiste tunisien, formation d'extrême gauche qui a toujours été interdite. Le nom de son porte-parole, Hama Hammami, est cité (p. 330), ainsi que celui de son épouse Radhia Nasraoui (p. 375). La direction le confie à un militant qui le cache dans une ville côtière entourée d'oliviers. Entre eux naît une amitié virile. La fuite du narrateur est pour lui l'occasion de décrire la toile d'araignée du quadrillage policier et les moyens de torture.

Depuis plusieurs romans, **Hassouna Misbahi** mêle la fiction aux souvenirs autobiographiques. C'est le cas des *Cendres de la vie*²³. Le narrateur passe du village natal à Munich où il arrive en 1984, puis de celle-ci au pays où il retourne à la fin de son exil. Les pérégrinations en Europe donnent le goût de la liberté, malgré la solitude de l'émigré. Les rêves prémonitoires et leur interprétation tiennent une grande place. Les pages sur la lumière et sur l'expatriement sont perspicaces, poétiques aussi. Le mariage avec une Allemande se termine par une séparation, car elle ne peut accepter l'aventure de l'écriture littéraire et qu'à la place elle veut un enfant. Loin des siens, il lui apparaît que le présent dramatique des Arabes rend leur passé insignifiant. Ses mots sont durs envers les poétillons mercenaires, les partisans de la guerre sainte, les Musulmanes voilées. Les réflexions à propos de la langue maternelle portent sur l'arabe littéraire, plutôt langue paternelle, et non sur le dialecte.

²³ AL-MISBÂHÏ Hassûna, *Ramâd al-hayât*, Tunis, Walidoff, 2009, 182 p.

Plusieurs retours en arrière permettent, par le truchement artificiel du conteur populaire, de transcrire les légendes sur les origines lointaines de la famille et les récits plus récents de son installation près du village d'al-Ala. Retrouver sa langue suppose une sorte de pèlerinage dans les lieux classiques de la Tunisie touristique et surtout en bordure du désert : celui qui n'aime pas la solitude n'aime pas la liberté. L'écriture est l'avenir du personnage principal. Il s'y adonne, malgré la société qui revient en arrière, grâce aux retrouvailles avec une ancienne connaissance.

Après deux recueils de nouvelles, **Mounira Rezgui** se lance dans le roman avec *Un désir anodin*²⁴. Quatre personnages principaux. Le père est un militant nassérien qui refuse de considérer que Bourguiba incarne à lui seul le destin du pays. Favorable à Salah Ben Youssef, après son arrestation, il est contraint à partir en exil au Caire. Il meurt peu après son retour. Est-il passé à côté de l'Histoire ? Son épouse représente la Tunisienne moyenne. Pieuse, elle interrompt ses études pour son mari et le suit dans son exil. En 1973, elle donne naissance à une fille pour laquelle elle rêve d'un avenir tranquille dans un foyer normal. Roua est cette fille. Elle écrit de la poésie dans sa jeunesse. Hôtesse de l'air, elle accepte l'époux proposé par sa mère. Mais une telle différence les sépare qu'elle divorce bien vite et retrouve son indépendance. Jad est le jeune Irakien qu'elle rencontre fortuitement et qu'elle va aimer profondément. Leur rencontre est l'occasion d'évoquer l'histoire de ce pays et de sa fabuleuse capitale. Au moment de l'invasion américaine, il se suicide en se jetant sous le métro londonien. Peut-on mourir deux fois ? Les sept autres personnages sont les anciens amis du père, témoins qui apportent un éclairage complémentaire aux informations fournies par la narratrice. Le roman est composé de petits fragments centrés sur chacun de ces onze personnages, ce qui permet d'avoir de nouveaux points de vue sur la même réalité.

On attend toujours avec plaisir un nouveau roman de **Habib Selmi**²⁵. Que nous réserve donc son huitième, *Les odeurs de Marie-*

Claire ?²⁶ Avant toute surprise, on retrouve son style limpide, qui coule de source et rend la lecture si agréable. Cette fois, on appréciera la traduction littérale d'expressions comme pied-noir ou marché aux puces, ce qui doit surprendre le lecteur purement arabophone.

Le récit est une simple histoire d'amour. Lui, c'est Mahfouz, Tunisien né benjamin dans la précarité. Enfant espiègle, il aime certaines odeurs particulières, comme celle de la bouse séchée employée par sa mère comme combustible pour le four à pain domestique, ou encore l'odeur de la civière utilisée pour transporter les morts. Il vit à Paris depuis neuf ans. Il a passé avec succès un doctorat en littérature arabe, mais il préfère travailler comme gardien dans un hôtel de Belleville et donner quelques vacances en faculté.

Elle, comme on s'en doute, c'est Marie-Claire, née à Ménilmontant où elle a passé les dix premières années de sa vie. Son père était garçon de café dans le quartier, puis il a été embauché comme chauffeur par une vieille juive, veuve et riche. Marie-Claire est employée à la poste de Montparnasse, après avoir interrompu ses études universitaires en histoire-géographie. Ils se sont connus dans un café. Après plusieurs mois d'observation, ils se décident à vivre ensemble dans le studio de Mahfouz qu'ils aménagent selon ses goûts à elle. Il découvre alors d'autres odeurs particulières à Marie-Claire : ses aisselles, son oreiller après le sommeil.

La descente commence par un détail. Marie-Claire, très jeune, était courtisée par le fils du cafetier polonais. Mahfouz, à cette occasion, se montre jaloux, provoquant alors un silence de trois jours chez sa partenaire. Puis ce fut le jour de l'anniversaire de Mahfouz où Marie-Claire l'invita dans une boîte de nuit : elle y dansa d'une manière qui ne lui plut pas. Ensuite ce fut la fois où il sortit le matin sans prévenir à la suite d'un cauchemar : Marie-Claire garda le silence quinze jours. Vient alors une prise de conscience au cours d'un congé dans l'île de Crète. Au retour, elle se rend compte qu'il la désire sans amour. Ils s'éloignent lentement l'un de l'autre et elle finit par le quitter.

²⁴ RIZQÎ Munîra, *Qalîl min al-raqhba*, Tunis, Sahar, s. d. [2009], 193 p.

²⁵ On trouvera une présentation des cinq derniers dans *Le roman tunisien a cent ans 1906-2006*, Tunis, Arabesques, 2009, p. 225-228.

²⁶ AL-SÂLMÎ al-Habîb, *Rawâ'ih Mâri-Klîr*, Beyrouth, Dâr al-âdâb, 2008, 223 p

Le narrateur, c'est Mahfouz. Se donne-t-il le beau rôle ? Dans toute la durée de la montée et de l'expression de l'amour, on a l'impression que c'est lui qui déploie tous les efforts pour que ce couple mixte marche. Et cette impression persiste, parce qu'il s'attribue aussi la majorité des faits qui ont amené la séparation. Marie-Claire ne serait-elle qu'une comparse ? On remarquera enfin que le problème religieux est absent.

C'est l'histoire d'un ratage complet que présente **Salma Yangui** avec *L'échiquier*²⁷. Abdelkrim est un jeune irakien vivant dans la banlieue de Bagdad. Jeune diplômé ambitieux, il quitte sa mère et sa cousine de quinze ans qu'on l'a contraint à épouser, pour se rendre à New York. Il y travaille chez un Italien, propriétaire de restaurants. Il tombe amoureux de sa fille, répudie son épouse qui l'attend au pays, et devient le gendre de son patron. Pendant ses cinq ans de présence aux États-Unis, il n'écrit qu'une seule fois à sa famille. Suite à l'attentat contre le World Trade Center et au déclenchement de la guerre d'Irak, les relations se détériorent avec son employeur qui finit par le congédier, en le contraignant à laisser son épouse et sa fille. Il se sent un pion sur l'échiquier. Il rentre alors chez lui, retrouve le fils qu'il n'a pas connu. Cependant sa mère refuse de recevoir ce fils « martyr de l'ambition »...

Dans *Les nuits de Doniazade*²⁸, **Najah Zegaya** complique les choses. Sommes-nous dans le réel, l'illusion, l'ivresse ou le délire ? Le directeur d'une troupe théâtrale aurait été assassiné. Le crime est-il seulement imaginaire ? L'accusé, peintre à ses heures, rédige sa déposition à l'hôpital. Se mêlent au texte les répliques d'une pièce de théâtre, entrecoupées de 52 vers de poésie, dont on trouve la liste circonstanciée (p. 137-142), avec référence aux *Mille et une nuits*. Je crains seulement que la magie du verbe ne produise pas son effet.

En français

*L'histoire et la chair*²⁹ de **Anouar Attia** commence avec beaucoup de précautions. L'auteur tient à garder ses distances par rapport

²⁷ AL-YANGUI Salmâ, *Ruq'at al-chatranj*, Sfax, s. éd., 2007, 125 p.

²⁸ ZQAYYA Najâh, *Layâli Dunyâzâd*, Siliana, Sanâbil, 2009, 142 p.

²⁹ Tunis, Sahar, 2009, 233 p.

au réel contemporain du pays, même s'il cite explicitement les recueils de poèmes de Tahar Hammami et Ouled Ahmed. Dans le titre, l'histoire représente le passé et la chair le présent. Le roman est la capture du temps à tous les temps. La problématique générale est le plaisir esthétique (intellectuel, affectif et sensuel) de la lecture en référence à la fiction. Le thème est la différence entre amour et amitié. Le narrateur choisit la structure épistolaire, d'où le style prime-sautier : huit lettres d'amitié de sa correspondante, une de la grand-mère de celle-ci (qui fait revivre l'histoire du pays de 1938 à 1952) et la sienne propre. Les faits se répartissent sur une durée de treize ans, de 1991 à 2004. Lui, appelé Monsieur, est professeur d'anglais à l'université de Tunis. Elle a été son élève, puis est devenue à son tour enseignante. Chacun suit sa destinée, mais c'est celle de Loulou'a qui prédomine. L'autre n'en est qu'un pâle reflet, celui de l'amoureux transi. Là repose toute l'équivoque de cette relation : pour la première ce serait de l'amitié, pour le second de l'amour.

Au milieu des événements de la Tunisie contemporaine, parmi de nombreuses citations d'auteurs britanniques, Lou mène somme toute une existence ordinaire. Elle est fidèle à son amie Nora. Elle épouse Amara, un ingénieur plus âgé qu'elle. Ils ont deux enfants. Mais le mari se montre de plus en plus jaloux et trouve sa consolation dans l'intégrisme. Il a une aventure extraconjugale unique, mais elle ne veut pas lui pardonner. Il se suicide. Quant à Monsieur, il épouse une Anglaise qui lui donne aussi deux enfants. Ils divorcent pour incompatibilité culturelle et politique. La fin du livre laisse un espoir de voir se réunir les deux protagonistes, désormais libres, par l'intermédiaire de leurs enfants.

*Le regard du loup*³⁰ de **Soufiane Ben Farhat** se passe de nos jours. Les faits durent quelques mois. Foundou a cinquante ans, il est séparé de son épouse depuis un quart de siècle, ses deux enfants sont à l'université. Il est botaniste, spécialiste du cyclamen persica sur lequel il prépare une recherche destinée au Canada. Quatre femmes marquent cette période. D'abord deux prostituées travaillant à leur compte, Monia après avoir été ouvrière dans une usine textile, Sahara ancienne étudiante et mannequin, toutes deux fort sympathiques. Le

³⁰ Tunis, s. éd., 2009, 207 p.

personnage principal se déculpabilise aisément à la suite de ces deux expériences. La troisième est sa femme de ménage, Chédliya, et son imaginaire, efficace cependant. La quatrième enfin, Zheira est la nièce de la précédente. À l'université, c'était une militante de la Palestine et de la cause ouvrière. Elle y connaît Slim qu'elle épouse à l'insu de leurs deux familles. Leur licence de sociologie ne leur fournit pas de quoi subsister. Ce sont huit années de galère à la suite desquelles naît Donia. Mais Slim part en Sicile où il se retrouve dans un hôpital psychiatrique. Zheira veut le rejoindre. Foundou l'aide à trouver un passeur, mais repérés par la police, ils sont séparés et Foundou se retrouve embarqué avec les autres clandestins. Il est rapidement refoulé de Lampedusa.

Le regard sur la ville de Tunis, une auberge de douleur, et celle de Hammam Lif est plein de justesse et d'humour. Les écrivains sont bien écornés. Les renseignements égrenés sur le haïk ou la ville de Kairouan sont précieux. Ces quelques mois de dégénérescence sont émaillés de réflexions sur l'existence et les circonstances bizarres de la vie : l'odeur est une vaporeuse balise du mystère. L'attrait n'est jamais aussi puissant que là où il y a mystère. La confiance n'est jamais innocente. Mieux être trouble-fête salutaire qu'allègre crétin. La mer, c'est le territoire de Dieu.

Voici un auteur prévenant. Pensant que le lecteur ne va pas comprendre son propos, il s'en explique au début. C'est ainsi que *Nos ancêtres les scorpions ou la naissance d'un Dieu*³¹ de **Lotfi Ben Le-taifa** commence par une présentation de ses trois parties : un document, *Le livre d'Athëm*, texte sacré mystique ; le récit d'un parcours initiatique ; une interprétation exégétique postérieure. En outre, le même auteur ne résiste pas à la mode issue du structuralisme qui distingue entre l'auteur et le narrateur, et qui prend constamment le lecteur à témoin. À juste titre, comme il est écrit, on trouve le « texte déroutant à force d'être elliptique » et « déplaisantes les interventions répétées de l'auteur ». Pour 28 dinars, cette « histoire à dormir debout » (sous-titre) est un peu cher payée.

Début 1978, le syndicat tunisien compte plus d'adhérents que le parti au pouvoir. Un affrontement semble inévitable. Il a lieu le 26 janvier. L'élite cultivée s'est sentie flouée. En effet, l'arbitre de cette journée a été le peuple des quartiers défavorisés. La rue avait battu l'école. Dans cette journée, pour la première fois depuis l'Indépendance du pays en 1956, le Tunisien a versé le sang tunisien. Cette journée a eu des répercussions dans la société et la littérature³². Le roman peut l'aborder de diverses manières. Dans *Visages*³³, **Mohamed Bouamoud** donne le point de vue des paumés : l'ouvrier aux écritures, la jeune prostituée, les intellectuels désœuvrés. Le tout écrit dans le ton de la dérision. Des indices permettent de voir venir le drame. Le personnage principal, au destin pathétique et dont la petite chatte confidente meurt le jour même, participe malgré lui aux manifestations et se fait arrêter pour tout autre chose. Le regard sur l'Administration est sans appel, même s'il est teinté d'un humour bien venu : je pense en particulier au passage sur l'utilisation du papier pelure rose. L'allusion aux homosexuels est nouvelle dans la littérature tunisienne, même si d'autres romans ont évoqué la relation de certains membres de l'ancienne élite avec les mignons.

Il n'est pas toujours facile de choisir entre roman et autobiographie. Le premier n'est-il pas souvent basé sur la seconde ? Encore est-il bon de s'en tenir à un choix, sans juxtaposer les deux genres littéraires. *Émoi, c'est moi*³⁴ de **Mabrouka Dridi** commence sous forme de roman pour se transformer rapidement en récit autobiographique. L'auteur d'ailleurs écrit elle-même que ce sont des « confidences ». Elles s'étalent sur une période de soixante ans. Originaire de Bousalem, née de la septième épouse de son père, elle décrit la vie familiale et villageoise dans les premières pages de son livre. On la suit alors dans ses études, son enseignement (Béja, Bousalem, Kélibia, Tunis), son mariage malheureux, ses activités de vice-présidente de la municipalité, le succès de ses deux enfants à l'université, jusqu'à sa retraite récente. Une sainte, quoi !

³² "Jeudi noir et littérature tunisienne", *Annales de l'institut des lettres orientales* [Beyrouth], VII (1993-1996) 53-74.

³³ Tunis, Bibliomed, 2009, 127 p.

³⁴ Tunis, s. éd., 2009, 201 p.

³¹ Paris, Edilivre, 2009, 121 p.

Chedly El Okby a déjà publié trois romans policiers, alliant la verve du style et l'imagination de l'intrigue. C'est la raison pour laquelle je commence *Paysages d'automne*³⁵ par sa dernière partie (p. 57-108) qui est de la même veine. Mais cette fois le futur inspecteur Ched Ok est encore dans sa jeunesse, peu enclin à étudier. C'est sa première pseudo enquête. Les faits se déroulent au cours de cette période hybride qui chevauche l'indépendance du pays. Les différentes composantes de la société coloniale restent en contact, plus ou moins mêlées. En avril, les parents de Ched Ok sont arrêtés pour une raison obscure. Il quitte le domicile familial et s'installe dans une petite cabane près du jardin du Belvédère. Ses pérégrinations l'amènent à connaître une faune bizarre de pieds noirs anciens riches et dont les biens sont gérés par une agence au directeur peu scrupuleux qui utilise des hommes de main pour faire respecter sa loi. Pas moins de sept cadavres jonchent le sol, en trois meurtres. Les indices se retournent contre le directeur de l'agence. Mais l'instigatrice de ces assassinats est son épouse, délaissée, dont l'amant n'est autre que l'inspecteur corse qui travaille encore avec la police locale. Ched Ok peut alors, dès juillet, courtiser sa belle voisine. La description des lieux et des gens a cette précision savoureuse qui manque souvent au roman tunisien contemporain. Et comme on les retrouve dans la première partie du livre, je me demande pourquoi l'auteur n'a pas eu l'idée d'intégrer cette vingtaine de saynètes, observées ou imaginées, dans le corps de son petit roman.

Son roman précédent s'intéressait déjà au décalage. L'entreprise de **Azza Filali** continue dans *L'heure du cru*³⁶. Ici nous sommes en présence d'êtres banalement équivoques. Mais d'abord, une explication du titre. L'heure du cru est celle qui a précédé immédiatement les grandes glaciations. Elle s'applique ici parce que le personnage principal, Adel, à la recherche de la pureté, décide un jour de ne manger que des aliments crus. Il est présenté à travers plusieurs témoignages : son père, homme sans mots, qu'hante la part obscure de lui-même, son professeur d'histoire qui n'enseigne que la préhistoire à ses élèves et qui doit cacher son homosexualité, sa camarade de

classe qui est en même temps la fille du narrateur, enfin le garçon lui-même, tarabudé par l'idée de pureté, dont le narrateur, qui veut rédiger un rapport sur l'adolescence, obtient quelques confidences grâce à son écoute intelligente et discrète. À travers ces différents éclairages, c'est la ville de Tunis en 2005 qui apparaît, dans ses couches moyennes. Dans cette cité, il est difficile de vivre debout. À côté de cette trame intéressante, se situe le travail de l'écrivain. Le narrateur relit un de ses anciens romans. Par coquetterie littéraire, il jette la chronologie par-dessus bord, pour la déconstruire. Il est à la recherche de la pureté de l'écriture, quand les mots deviennent musicale. Je laisserai aux critiques universitaires le soin de m'expliquer le rôle exact de ce procédé d'écriture et, peut-être de reconstituer le cheminement du narrateur. Qu'il me suffise de dire que j'ai pris grand plaisir à lire ce livre si bien écrit et composé..

Dans la langue tunisienne, *Oulid'ha*³⁷ veut dire celui qui est le plus compétent et le mieux à sa place dans son domaine. **Jamal Ghannouchi** en a fait le titre de son roman. Même s'il a déjà été abordé en arabe par Radhouane Kouni³⁸, mais lui avec humour, le sujet est original. Après avoir présenté, dans son premier roman, un champion au jeu d'échecs³⁹, il retrace ici le destin d'un jeune joueur de football doué plus que les autres. Le succès suscite des jalousies. Le milieu favorise le dopage et les paris truqués. Le style n'est pas à la hauteur et des fautes de français impardonnables émaillent le texte.

Cette même année, il publie *Lis*⁴⁰, un autre petit roman. Le titre fait allusion à l'injonction divine adressée au Prophète. Le sujet de ce roman est la création littéraire. Un fils d'aristocrates, très doué, obtient le prix Nobel pour son œuvre poétique. Le fils de leur domestique est aussi un grand romancier qui obtient le plus grande récompense dans le pays. Leur liaison littéraire nuit à leurs relations conjugales. Le premier meurt d'une overdose. Le second poursuit sa carrière dans la douleur. Trop d'invéraisemblances pour que le message passe !

³⁷ Tunis, mc-éditions, 2009, 140 p.

³⁸ *Id al-masâ'id*, Tunis, s. éd., 2005, 424 p.

³⁹ *Un combat*, s. v., s. éd., 2005, 193 p.

⁴⁰ Tunis, mc-éditions, 2009, 86 p.

³⁵ Carthage, cartaginoiseries, 2009, 108 p.

³⁶ Tunis, Elyzad, 2009, 181 p.

Les peintures, esquisses et dessins qui illustrent *Le Sarmet*⁴¹ de **Aïcha Ibrahim** sont au nombre de cent treize et tous de l'auteure. Si je commence par là, c'est que le livre a été tissé à partir de ces illustrations. En sous-titre, on peut lire « Une saison à Kerkennah ». À partir du personnage de Dame Fatima (et des siens), vieille célibataire solitaire, qui bine sa vigne régulièrement, le roman remonte le fil du temps, rassemble tout en un. Toute question a sa réponse à l'intérieur. Le texte fonctionne selon l'association d'idées. Ainsi les détails historiques et sociologiques trouvent naturellement leur place, l'ensemble dans un style fluide qui rend la lecture aisée et agréable. Apparemment, rien de l'existence de l'archipel des Kerkennah n'a échappé à la romancière. Les six pages et demie de références bibliographiques qui terminent l'ouvrage en sont le témoin. Du coup, tout résumé perd son sens. On peut commencer la lecture à n'importe quelle endroit et se laisser conduire à travers un dédale de faits et gestes, sous l'œil unique de Dame Fatima. Seuls ceux qui ont fait la paix en eux-mêmes sont capables d'aller vers l'autre. Tout destin a le sens généreux qu'on veut bien lui donner dans le respect de ce qui fonde notre différence.

Avec *Mes voisins*⁴², **Hassib Knani** inaugure sa carrière de romancier. Il s'agit en fait d'une vingtaine d'instantanés décrivant les divers personnages de l'immeuble où vit le narrateur et qu'il souhaite quitter. Souvent ce sont des récits colportés par le concierge : les jeunes, la veuve, l'ancien émigré, la guérisseuse, les mariés traditionnels, l'homme hémiplegique, la malchanceuse, le rêveur, l'aveugle cleptomane, la belle-mère, l'épouse qui s'est suicidée. Et tout ceci accompagné des tracas de l'administration et des aventures extraconjugales, concluantes ou non. Dans un style alerte.

*Le bâton de Moïse*⁴³ de **Mohamed Lazghab** se passe à un moment crucial de la Tunisie contemporaine, entre septembre et novembre 1987. Le mouvement politique et religieux extrémiste vient d'être interdit par Bourguiba. Il est contraint d'entrer en clandestinité. L'auteur l'appelle le bâton de Moïse parce qu'il ressemble à celui-ci,

⁴¹ Tunis, mc-éditions, 2009, 439 p.

⁴² Tunis, Sahar, 2009, 134 p.

⁴³ Paris, L'Harmattan, 2008, 253 p.

transformé en serpent vorace qui avale les autres serpents du pharaon (p. 70). Mona, voilée en toute bonne foi, sert de courrier aux Frères, pour accomplir la volonté de Dieu, et se fait rosser par des policiers parce qu'elle porte le voile. Elle cache chez un elle un sac d'armes. Adel, un de leurs sympathisants rentre au pays après huit ans d'absence. Il est inquiet pour Mona qu'il aime. Mais, surtout, il se pose de nombreuses questions sur la légitimité du mouvement auquel il semble participer par fatalisme et non par choix libre. Il lui reproche de ne pas avoir de programme clair. Au fil des pages, on suit les préparatifs pour renverser Bourguiba par la force et prendre le pouvoir pour imposer au pays la Loi de Dieu. Les rouages du mouvement sont expliqués. Au fur et à mesure que le temps passe et que la décision approche, les deux protagonistes partagent leurs doutes sur l'utilisation de la violence. Ces échanges les rapprochent sur le plan sentimental. La veille du jour prévu, Bourguiba est écarté du pouvoir. Tous les plans du mouvement tombent à l'eau.

Quelques détails ou imprécisions. Pourquoi ne pas nommer Bourguiba, appelé tantôt le *zaim*, tantôt le Vieux, ne pas nommer le village de la montagne où est né Adel ? Comme il se doit l'hôtel du Paradis dans la médina n'existe pas, pas plus que la rue 4520 dans le quartier Sijoumi. Pourquoi cinquante notes infrapaginales comme si le livre était un manuel d'histoire et non un roman ? Je ne savais pas que Strasbourg était dans le nord de la France. Enfin, on ne se lève pas « de bonheur », mais « de bonne heure », on ne se barbouille pas le visage dans la salle de bains et on ne comprend pas « que dal », mais « que dalle »...

C'est à Paris que **Yamen Manai** publie *La marche de l'incertitude*⁴⁴. Un style alerte, un suspense bien mené, des personnages sympathiques, des trouvailles : selon le mystique musulman Shiraz, l'amour peut être un regard ; quand on a la santé on n'accorde pas la miséricorde ; les rêves n'ont jamais rempli une bouche ; de combien d'appellations un être humain a-t-il besoin pour exister ? Dénouer l'intrigue consiste à trouver les relations qui existent vraiment entre les personnages qui apparaissent progressivement dans le roman. Ce ne sera effectif que lors de la dernière scène non

⁴⁴ Elzévir, 2008, 141 p.

décrite, mais savamment suggérée. Au cours d'une ancienne liaison, Milan, peintre tchèque en exil, et Rima, qui a vécu à Sidi Bou Saïd, conçoivent un garçon abandonné par sa mère à l'âge de cinq mois. Celle-ci, après avoir essayé une carrière de chanteuse, hérite d'une échoppe de fleuriste à Paris. Elle y embauche Moussa, jeune Tunisien qui a réussi à émigrer. L'enfant, recueilli par un colonel, reçoit le prénom de Christian. Dans sa classe, au lycée, étudie Marie qui en tombe amoureuse, sans déclencher de réaction chez celui-ci. L'existence les sépare, chacun devenant spécialiste dans son domaine, le premier en physique cherche à fixer l'antimatière, la seconde en mathématiques est capable de résoudre les équations les plus difficiles. Leur travail commun obtient le prix Nobel. Quelle place ont respectivement le hasard et l'imagination ?

C'est en format de poche que paraît *Un amour de quat'sous*⁴⁵, le premier roman de **Nouri Mimoun**. Ce qui frappe, au premier abord, c'est le style, époustoufflant, qui ne laisse aucun répit. De nombreuses trouvailles dans les descriptions et les comparaisons. Du coup, le lecteur aspire à voir où va le mener l'auteur. À vrai dire, il s'agit plutôt d'amours de quat'sous. Je mets le titre au pluriel, par ce que le roman contient plusieurs historiettes, même si le même personnage semble les traverser. Elles sont toutes situées en bas de l'échelle sociale. À part la ville d'Alger, nommée clairement, les autres lieux sont suggérés mais difficilement reconnaissables. Une partie en Afrique, l'autre en Europe. Mais au-delà du côté sordide des événements, on se sent invité à trouver des attitudes profondément humaines. Comment apprivoiser la souffrance ? Est-il possible de se libérer de l'esclavage de la misère ? La tyrannie et la trahison sont-elles vraiment deux sœurs jumelles ? Du talent !

*

Ainsi s'achève cette ultime chronique sur le roman tunisien. Commencé dans la revue *Ibla* en 1973, poursuivi dans l'*Annuaire de l'Afrique du Nord* de 1980 à 1997, revenu dans *Ibla* depuis cette date, cet effort de présenter la production romanesque tunisienne prend fin maintenant. Ces textes ont été repris dans *Le roman tuni-*

*sien de langue arabe 1956-2001*⁴⁶ et dans *Le roman tunisien de langue française*⁴⁷, puis refondus et complétés sous forme de dictionnaire dans *Le roman tunisien a cent ans (1906-2006)*⁴⁸. J'ose espérer avoir fourni ainsi le matériau de base qui pourra servir aux chercheurs à venir.

Corpus 2009

En arabe

- AL-'AYYÂDÎ (Abû Bakr), *al-Rajul al-'ârî*, Tunis, Dâr al-janûb, 178 p.
 'AZZÛNA (Jallûl), *Wala'aw rufîf al-janna*, Tunis, Sahar, 180 p.
 BACHCHA ('Âmir), *Zaman al-maskh*, Tunis, s. éd., 166 p.
 AL-BAHRÎ (Yûsuf), *Kîf kîf*, Tunis, Sud éditions, 456 p.
 BI-L-SA'ÛD (Dhaw), *Achri'at al-nawras*, Tunis, Nuqûch 'arabiyya, 124 p.
 BINBÛBAKR ('Ammâr), *al-Nâdil wa l-qitâr*,
 AL-BÛ'ABÎDÎ (Basma), *Râ'ihat al-khawf*, 108 p.
 BÛBAKR (Mas'ûda), *al-Alîf wa l-nûn*, Tunis, Sahar, 157 p.
 AL-BÛKÂRÎ (Fathî), *al-'Awâliq*, Tunis, Sahar, 139 p.
 AL-CHÂBBÎ (Lutfî), *Mâ lam yaqul-hu l-châ'ir*, Dâr Chaabane, s. éd., 200 p.
 AL-CHÎBÂNÎ (Târiq), *al-Hiqd*, Tunis, Dâr Ifriqiyya, 2008, 96 p.
 DAMDÛM Sâlim, *Khabar al-naqîcha*, Sfax, 'Alâ' al-dîn, 2008, 144 p.
 AL-DAMMIS (Sâlih), *Hulm al-tuffâh*, Tunis, Sahar, 161 p.
 GHWÎLA (Muhammad Sâlih), *Qit'at al-majnûn*, 230 p.
 AL-HÂCHMÎ (Fathia), *Maryam tasqut min yad Allâh*, Tunis, s. éd., 223 p.
 IBN AL-HÂJJ NASR ('Abd al-Qâdir), *Hayy Bâb Swîqa*, Tunis, s. éd., 2008, 507 p.
 IBN HAMÎDA (Salâh al-dîn), *Sinfûniyat al-ahzân*, Tunis, s. éd., 228 p.
 IBN 'ÎSÂ Majdî, *al-Duwâr*, Zaghuan, Miskîlyânî, 2008, 129 p.
 IBN KHALÎFA al-Munjî, *Rimâr*, Bembla, Dâr al-Burâq, 293 p.
 KHALÎL Kawthar, *Masra' al-Kâhina*, Le Kef, s. éd., 106 p.
 KINDÎ AL-JUMNÎ Karîm, *Zagrârin*, Tunis, s. éd., 94 p.
 AL-MADDÛRÎ 'Abd al-Jabbâr, *Ahlâm hâriba*, Sfax, Sâmîd, 436 p.
 AL-MISBÂHÎ Hassûna, *Ramâd al-hayât*, Tunis, Walidoff, 182 p.
 RIZQÎ Munîra, *Qalîl min al-raghba*, Tunis, Sahar, 193 p.
 AL-SÂLMÎ al-Habîb, *Rawâ'ih Mârî-Klîr*, Beyrouth, Dâr al-âdâb, 2008, 223 p.
 SA'ÛDÎ 'Afîfa, *Hibni ajniha*,
 AL-YANGUI Salmâ, *Ruq'at al-chatranj*, Sfax, s. éd., 2007, 125 p.

⁴⁶ Tunis, Cérés, 2002, 179 p.

⁴⁷ Tunis, Sud éditions, 2004, 165 p.

⁴⁸ Tunis, Arabesques, 2009, 271 p.

⁴⁵ Tunis, mc-éditions, 2008, 126 p.

ZQAYYA Najâh, *Layâli Dunyâzâd*, Siliana, Sanâbil, 142 p.
AL-ZRÂ'î Wasîla, *Waj` al-tuffâh*, Tunis, Sahar

En français

ATTIA (Anouar), *L'histoire et la chair*, Tunis, Sahar, 233 p.
BEN FARHAT (Soufiane), *Le regard du loup*, Tunis, s. éd., 207 p.
BEN LETAÏFA (Lotfi), *Nos ancêtres les scorpions ou la naissance d'un dieu*, Paris, Edilivre, 121 p.
BOUAMOUD (Mohamed), *Visages*, Tunis, Bibliomed, 127 p.
DRIDI (Mabrouka), *Émoi, c'est moi*, Tunis, s. éd., 201 p.
EL OKBY (Chedly), *Paysages d'automne*, Carthage, cartaginoiseries, 108 p.
FILALI (Azza), *L'heure du cru*, Tunis, Elyzad, 181 p.
GHANNOUCHI (Jamel), *Oulid'ha*, Tunis, mc-éditions, 140 p.
- - , *Lis*, Tunis, mc-éditions, 86 p.
IBRAHIM (Aïcha), *Le Sarment*, Tunis, mc-éditions, 439 p.
KNANI (Hassib), *Mes voisins*, Tunis, Sahar, 134 p.
LAZGHAB (Mohamed), *Le bâton de Moïse*, Paris, L'Harmattan, 2008, 253 p.
MANAÏ (Yamen), *La marche de l'incertitude*, Paris, Elzévir, 2008, 141 p.
MIMOUN (Nouri), *Un amour de quat'sous*, Tunis, mc-éditions, 2008, 126 p.

Jean Fontaine